

LE DEVOIR

Libre de penser

Les risques du jeu

Deux expositions au Belgo font de la profession d'acteur un lieu d'exploration et de critique

18 octobre 2014 | Marie-Ève Charron - *Collaboratrice* | Arts visuels

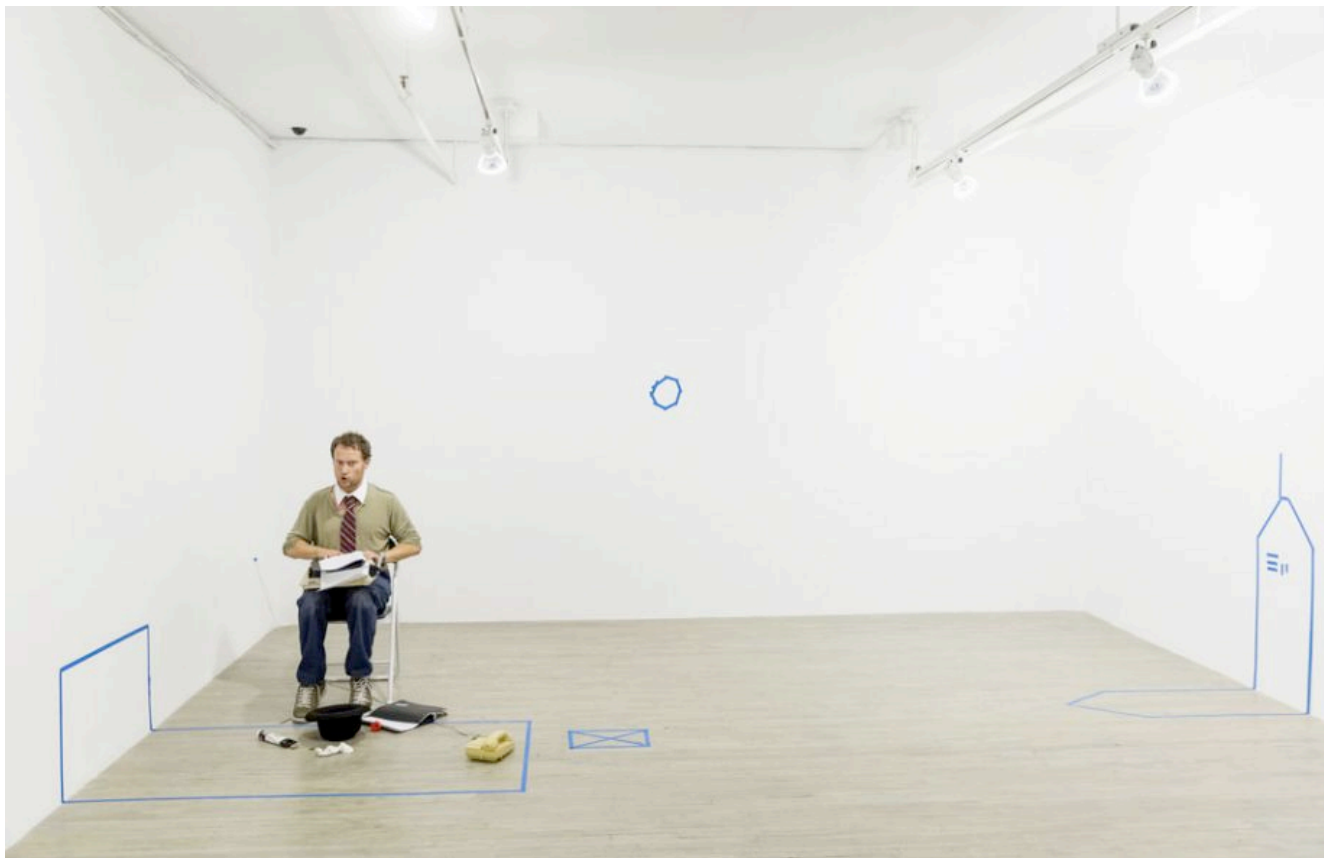


Photo: Guy L'Heureux

Goldin + Senneby, *M & A* (vue de l'exposition), répétition de théâtre et spéculation financière.

Motivation (The Actors)

D'Alana Riley, à la galerie Joyce Yahouda, jusqu'au 1er novembre.

M & A

Du duo Goldin + Senneby, à la SBC Galerie d'art contemporain, jusqu'au 22 novembre.

Au cinquième étage du Belgo, vous serez directement interpellé par la vidéo d'Alana Riley, *Motivation (The Actors)* (2012). Elle s'offre à la vue depuis le corridor, par de larges portes, grâce à un réaménagement spécifique des espaces par la galeriste Joyce Yahouda. Le dispositif de présentation amplifie de ce fait la mécanique à l'oeuvre dans la vidéo, où défilent à tour de rôle, sur fond neutre en gros plans, des personnes en train d'applaudir.

L'artiste poursuit la pratique du portrait qui l'occupe depuis le début des années 2000 en choisissant cette fois de dépeindre des acteurs dans le rôle très particulier de spectateur enthousiaste. Elle superpose ainsi dans une seule image les pôles de la performance (réelle) et de la réception (feinte), implicites à l'expérience de l'oeuvre d'art ou d'un spectacle. Non seulement Riley fait en sorte que nous ne sommes plus que des spectateurs de son oeuvre, elle retourne également sur nous le regard, et les applaudissements. Le cadrage serré sur les acteurs retient dans le hors-champ l'action des mains qui, rendue de la sorte uniquement audible, contribue à complexifier l'expérience. L'image devient plus engageante par ce hors-champ, manifesté par le son, que nous nous trouvons à partager.

Le thème du spectateur revient avec récurrence dans le travail d'Alana Riley. Dans *You Are the Work* (2011), elle filmait une salle de projection pendant la diffusion de la vidéo de l'artiste conceptuel John Baldessari, dont l'action, peindre intégralement une pièce six fois de couleurs différentes, colorait l'assistance. À la même époque, Riley proposait la reconstitution d'une photo d'atelier du peintre de l'École de New York Barnett Newman, qui se voulait une prescription visuelle sur la façon de faire l'expérience de ses tableaux — en proximité, le nez collé sur les champs colorés qu'il s'évertuait à sublimer. Il y a eu aussi cette installation vidéo, *Ceremoniously* (2009), où le visiteur se trouvait bombardé par des extraits d'images montrant des foules en liesse.

En plus d'explorer la relation qui lie l'artiste à ses modèles, un enjeu spécifique au genre du portrait, ces oeuvres retournaient de maintes façons la question du spectateur dont la supposée passivité continue de soulever des soupçons. Toutes les fois, par ses dispositifs, Riley rappelle cependant que le regard est en soi une activité.

La force de la présente vidéo se trouve dans la façon de resserrer l'attention sur le domaine du jeu d'acteur et de renouveler par des représentations non conventionnelles l'image du travailleur, un thème cher à l'artiste. Les participants à sa vidéo sont des acteurs en devenir, lesquels pullulent à Los Angeles, où l'artiste réside actuellement et mène des études à la maîtrise en arts visuels. Première oeuvre réalisée dans ce contexte, *Motivation* met le doigt sur les espoirs nourris par ces personnes pour réussir dans le domaine. En leur faisant jouer de fervents spectateurs, c'est leur motivation d'acteur que Riley cherche à révéler.

D'où la consigne leur demandant de tenir aussi longtemps que possible l'action devant la caméra. La frontalité du gros plan fixe ne laisse rien échapper de l'expression des visages qui, au fil des minutes parfois très longues, tel un masque, semble tomber ou encore impressionne par l'authenticité et l'intensité de l'action. À la différence des *screen tests* menés par Andy Warhol dans son atelier, auxquels on pense tant pour le cadrage que pour la volonté des personnes de faire partie de l'écran, l'impassibilité ferait tourner à l'échec. Pour ces acteurs, la condition pour devenir une image est d'applaudir et donc aussi, en un sens, de s'applaudir.

Goldin + Senneby

À quelques pas de là, à la galerie SBC, les rôles actifs et passifs deviennent aussi poreux alors que le monde du théâtre fait office de contexte. Un acteur, Gerard Harris, performe dans l'espace blanc de

la galerie qu'il a transformé depuis le début de l'exposition par des taches de peinture et de sommaires figures tracées avec du ruban adhésif coloré. Rapidement, il vous interpellera pour l'aider à répéter son texte en lisant les didascalies.

Présenté dans le cadre de la Biennale de Montréal, le projet *M & A* (pour « fusion et acquisition ») est orchestré par le duo suédois Goldin + Senneby. Depuis 2004, il réalise des oeuvres qui interfèrent avec le monde de la spéculation financière. Une de ses oeuvres, *Fiction and Auction*, a déjà vu le jour dans un prestigieux encan Christie's. Elle fut vendue sur la promesse faite à son acheteur d'un rôle dans un roman en cours d'écriture. Ce type de stratégies, qui peut faire penser à la démarche fictionnaliste du Français Philippe Thomas (décédé en 1995), cherche à investir par voies narratives et spéculatives des réalités elles aussi désignées de la sorte. L'art (et son histoire) et la finance s'en trouvent ainsi réunis sur un même terrain.

Le présent cas fait dépendre l'existence de l'oeuvre d'art, la répétition de la pièce de théâtre, du marché boursier. En effet, le budget de production de l'exposition est joué en Bourse en temps réel, en fonction d'un algorithme développé par un banquier et un informaticien avec qui les artistes ont collaboré. L'oeuvre exploite ainsi le double sens, artistique et financier, des mots « jouer » et « performance », la forme du théâtre exposant précisément de l'oeuvre ses dimensions éphémère et immatérielle.

Découvert par fragments, voire que partiellement, le texte dramaturgique met en abyme les thèmes poursuivis par le projet. Son caractère absurde souligne l'incompréhension dans laquelle nous plonge la spéculation financière, pourtant rouage d'un ordre mondial. En faisant jouer à l'acteur le rôle d'homme d'affaires, mais aussi de magicien et de pitre même, la pièce rappelle cruellement les conditions de travail précaires dans le domaine culturel, le contrat de l'acteur étant ici littéralement à la merci du marché boursier. À moins bien sûr que la performance boursière ne rapporte. Pour cela, il a d'abord fallu courir un risque, tout comme celui de faire de l'exposition un laboratoire.

Une rencontre aura lieu à la galerie SBC le 23 octobre à 14 h 30 avec le banquier d'investissement Paul Leong, l'acteur Gerard Harris et la directrice de SBC Pip Day.